

VIE DE PARENTS

Mathieu Madénian

« Nous, les pères, on préfère la partie visible de la parentalité, celle qui est instagrammable »

L'humoriste raconte sa joie d'être père, les tâtonnements inhérents à cette nouvelle carrière, mais aussi son désir d'être présent dans la vie de son fils, sans évacuer la question du partage réel de la charge mentale

Propos recueillis par Guillemette Faure

Dans *Un spectacle familial*, en 2019, l'humoriste Mathieu Madénian croquait sa famille : les parents qui font du bruit en mangeant, les vieilles rancœurs entre frères et sœurs, l'éducation des années 1970, celle d'avant l'éducation positive où « on essayait les enfants à l'avant des voitures, perchés sur des annuaires pour voir la mort arriver ».

Dans ce show-là, le fils, c'était lui, le quadragénaire. Six ans plus tard, dans son nouveau spectacle, *A pleurer de rire*, le père, c'est lui, et le fils, c'est Milo, bientôt 2 ans. « Quand je pense que dans mon show précédent je me foutais des parents qui disaient non à la fessée, se souvient-il, un peu gêné. Je me disais : "J'ai pris des fessées et je n'en suis pas mort", je trouvais que c'était pas dramatique. Maintenant, je réalise que résumer chaque action à "on n'en est pas mort", c'est catatrophique. » Il raconte toutes ces certitudes instantanément envolées à la naissance de son fils.

La première fois que vous vous êtes senti père ?

Pas vraiment tant que Milo était encore dans le ventre de sa maman. Juste après l'accouchement, on est tellement chouchoutés qu'on ne comprend pas bien ce qui arrive. Au bout de trois jours, quelqu'un entre et dit : « C'est bon, vous pouvez partir. » Et là, on part avec un gamin... et per-

sonne ne contrôle rien. La seule personne qui m'a demandé mon nom, c'est le chauffeur Uber ! On est rentrés à la maison un mardi, à 17 heures. Dans la nuit, le bébé s'est mis à pleurer. Dans mon sommeil, je me dis : « Ah, le gosse du voisin. » Avant de me souvenir que c'était le mien, de gosse. A partir de là, je me suis dit : « Ça y est, tu es père. »

Votre meilleure qualité de père ?

La présence, j'essaie d'être là le plus souvent possible. J'ai repoussé ma tournée pour être là les deux premières années et je ne suis sur scène que deux ou trois soirs par semaine. Quand je passe la journée avec lui, je ne sais pas ce que je fais de bien ou de mal, mais je suis là.

A partir de l'instant où on a un enfant, il faut faire, tout simplement. Ça me fait penser à cette phrase du boxeur Mike Tyson, qui dit à peu près : « Avant un match de boxe, chacun a un plan en tête, jusqu'à la première droite. » C'est exactement ça, être parent, on fait comme on peut avec ce qui arrive. Je pensais que j'aurais du recul et, en fait, je n'en ai aucun.

Dans le spectacle, vous plaisantez sur le fait que, pour la génération précédente de pères, la barre n'était pas si haute...

Avant, pour être père, il suffisait de ne pas être là. Le mien partait le lundi, rentrait le vendredi.



Mathieu Madénian, à Paris, en 2023.
PHILIPPE MATIAS/LESTRA/ONLINE PHOTO

Quand il était là, ma mère disait : « Chut ! Ne faites pas de bruit, papa est fatigué. » C'était une éducation très genrée et patriarcale, le schéma classique des années 1980. On en avait le reflet dans les séries américaines, comme *Les Années coup de cœur*.

J'essaie de faire au mieux. Mais, parfois, je me vois aussi tomber dans cette *Amaque des nouveaux pères* [d'après le titre du

livre de Stéphane Jourdain, Guillaume Daudin et Antoine Grémée, Glénat, 2024], qui consiste à se dire qu'on participe au partage de la charge mentale, mais à ne faire que les tâches socialement mises en avant.

Ma femme me l'a fait remarquer : « C'est moi qui fais à manger, c'est toi qui donnes à manger ; c'est moi qui l'habille, c'est toi qui l'emmènes au parc... »

On a tendance à préférer la partie visible de la parentalité, celle qui est instagrammable.

Est-ce pour ça qu'il y a bien plus de pères dans l'eau aux bébés nageurs – un sujet de votre spectacle – que parmi les parents qui accompagnent les enfants à la piscine en sortie scolaire et les aident à se changer ?

Où, c'est valorisant ! Les pères vont aux bébés nageurs en disant : « T'inquiète, je gère », alors que ça leur fait plaisir. A part ça, ce qui me frappe quand on va aux bébés nageurs, c'est tout ce qui est naturel : tu mets le bébé dans l'eau et il se débrouille. C'est très déroutant. C'est comme la marche automatique chez les nouveau-nés... On ne se rend pas compte de tout ce qu'on perd en grandissant.

Qu'est-ce qui vous émeut chez votre enfant ?

Que, pour lui, chaque jour soit une découverte. Il dit un nouveau mot, compte jusqu'à deux... Quand il tire la chasse, pour lui, c'est une surprise ! Je me mets à tout regarder différemment : comme il a une passion pour les bus, nous passons de longs moments au dépôt de bus.

Et ce qui vous agace chez lui ?

Il est toujours là, et c'est génial. Mais, parfois, il est toujours là, et ce n'est pas génial. Il n'est pas en train de lire tout seul un bouquin ou de taper à l'ordi. Quand je vais aux toilettes, je ne ferme plus la

porte, alors que c'est le moment de la vie où l'es censé être le plus seul. Un gamin s'en fout de ton intimité. Là, il y a quelqu'un qui tambourine à la porte si je la ferme. Il est toujours là et on est tout le temps calés sur son rythme à lui. Ça m'apprend aussi que, jusque-là, j'étais très auto-centré...

Ce qui vous fait le plus peur pour lui ?

Le monde qu'on va lui laisser est inquiétant, même à très court terme. J'ai aussi peur qu'il soit harcelé, qu'on lui parle mal à l'école.

Une manie qui vous agace chez vos parents et que vous reproduisez quand même ?

Quand il a le nez qui coule, qu'il est sale, qu'il bave, je lui essuie le visage. Ma mère le fait toujours : je suis en train de manger et elle me dit : « Attends, t'as un truc là », et elle avance la main. Je lui dis : « Maman, j'ai 50 ans, il y a des gens, on est au restaurant... »

« LE MONDE
QU'ON VA
LUI LAISSER
EST INQUIÉTANT,
MÊME À COURT
TERME. J'AI AUSSI
PEUR QU'IL
SOIT HARCELÉ »

Dans votre spectacle, vous dites que devenir parent, c'est un peu comme dire : « On a du temps, de l'argent, des amis... et si on mettait fin à tout ça ? » C'est super, mais je ne pensais pas que c'était si dur. J'en discutais avec un copain et on se demandait : « C'est quand la dernière fois que tu as été insouciant ? » Je me souviens, plus jeune, d'avoir réussi mes examens en juin, d'avoir repris en septembre et d'avoir eu deux mois pour m'amuser. Sans me poser de questions.

Depuis que j'ai un gamin, l'insouciance, c'est terminé. S'il ne dort pas, on ne dort pas non plus. S'il dort un peu trop, on va voir s'il respire encore. Quand je fais du vélo électrique, je vérifie si mon casque est bien attaché en me disant que ça serait compliqué pour lui si j'avais un accident. Désormais, je me fais du souci pour quelqu'un d'autre en permanence.

